

**OEUVRES COMPLÈTES**  
DE  
**P.-J. DE BÉRANGER**

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR L'AUTEUR

ILLUSTRÉE DE CINQUANTE-DEUX BELLES GRAVURES SUR ACIER  
ENTIÈREMENT INÉDITES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. CHARLET, A. DE LEMUD, JOHANNOT, DAUBIGNY, PAUQUET,  
JACQUES, J. LANGE, PINGUILLY, DE RUDDER, RAFFET

---

**TOME PREMIER**

---

**PARIS**

**PERROTIN, ÉDITEUR**

DE LA MÉTHODE WILHEM ET DE L'ORPHÉON  
3. PLACE DU DOYENNÉ

—  
MDCCLXVII

E.

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER

---

LE ROI D'YVETOT.

MAI 1843.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire;  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume,  
Et sur un âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.

Joyeux, simple et croyant le bien,  
 Pour toute garde il n'avait rien  
     Qu'un chien.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Il n'avait de goût onéreux  
     Qu'une soif un peu vive;  
 Mais, en rendant son peuple heureux,  
     Il faut bien qu'un roi vive.  
 Lui-même, à table et sans suppôt,  
 Sur chaque muid levait un pot  
     D'impôt.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Aux filles de bonnes maisons  
     Comme il avait su plaire,  
 Ses sujets avaient cent raisons  
     De le nommer leur père :  
 D'ailleurs il ne levait de ban  
 Que pour tirer, quatre fois l'an,  
     Au blanc.  
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
 Quel bon petit roi c'était là!  
     La, la.

Il n'agrandit point ses états,  
     Fut un voisin commode,

Et, modèle des potentats,  
Prit le plaisir pour code.  
Ce n'est que lorsqu'il expira  
Que le peuple qui l'enterra  
Pleura.  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

On conserve encor le portrait  
De ce digne et bon prince;  
C'est l'enseigne d'un cabaret  
Fameux dans la province.  
Les jours de fête, bien souvent,  
La foule s'écrie en buvant  
Devant :  
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!  
Quel bon petit roi c'était là!  
La, la.

---

## LA BACCHANTE.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

Cher amant, je cède à tes désirs :  
De Champagne enivre Julie.  
Inventons, s'il se peut, des plaisirs;  
Des Amours épuisons la folie.

Aimons, Louis le permet,  
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.  
Mes amis, mes amis,  
Soyons de notre pays,  
Oui, soyons de notre pays.

---

## LA GRANDE ORGIE.

1844.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau !*

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Non, plus d'accès  
Aux procès;  
Vidons, joyeux Français,  
Nos caves renommées.  
Qu'un censeur vain  
Croie en vain  
Fuir le pouvoir du vin,  
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris ,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Graves auteurs ,  
Froids rhéteurs ,  
Tristes prédicateurs ,  
Endormeurs d'auditoires ;  
Gens à pamphlets ,  
A couplets ,  
Changez en gobelets  
Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris ,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Loin du fracas  
Des combats ,  
Dans nos vins délicats  
Mars a noyé ses foudres.  
Gardiens de nos  
Arsenaux ,  
Cédez-nous les tonneaux  
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Nous qui courons  
Les tendrons,  
De Cythère enivrons  
Les colombes légères.  
Oiseaux chéris  
De Cypris,  
Venez, malgré nos cris,  
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

L'or a cent fois  
Trop de poids.  
Un essaim de grivois,  
Buyant à leurs mignonnes,  
Trouve au total  
Ce cristal  
Préférable au métal  
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Enfants charmants  
De mamans  
Qui des grands sentiments  
Banniront la folie,  
Nos fils bien gros,  
Bien dispos,  
Naîtront parmi les pots,  
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Fi d'un honneur  
Suborneur!  
Enfin du vrai bonheur  
Nous porterons les signes.  
Les rois boiront  
Tous en rond ;  
Les lauriers serviront  
D'échalas à nos vignes.



Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Raison, adieu!  
Qu'en ce lieu  
Succombant sous le dieu  
Objet de nos louanges,  
Bien ou mal mis,  
Tous amis,  
Dans l'ivresse endormis,  
Nous rêvions les vendanges!

Le vin charme tous les esprits :  
Qu'on le donne  
Par tonne.  
Que le vin pleuve dans Paris,  
Pour voir les gens les plus aigris  
Gris.

Ah! puisses-tu, vive et jolie,  
Longtemps te couronner de fleurs,  
Et sur le roman de la vie  
Ne jamais répandre de pleurs!

---

## TRAITÉ DE POLITIQUE

### A L'USAGE DE LISE.

CENT-JOURS, MAI 1845.

AIR : *Un magistrat irréprochable.*

Lise, qui règues par la grâce  
Du dieu qui nous rend tous égaux,  
Ta beauté, que rien ne surpasse,  
Enchaîne un peuple de rivaux.  
Mais, si grand que soit ton empire,  
Lise, tes amants sont Français;  
De tes erreurs permets de rire,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes  
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!  
Combien d'amants et de provinces  
Poussés enfin au désespoir!  
Crains que la révolte ennemie  
Dans ton boudoir ne trouve accès;  
Lise, abjure la tyrannie,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie  
Femme ressemble aux conquérants,  
Qui vont bien loin de leur patrie  
Dompter cent peuples différents.  
Ce sont de terribles coquettes!  
N'imité pas leurs vains projets.  
Lise, ne fais plus de conquêtes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,  
On approche des potentats  
Moins aisément que d'une belle  
Dont un jaloux suit tous les pas.  
Mais sur ton lit, trône paisible,  
Où le plaisir rend ses décrets,  
Lise, sois toujours accessible,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure  
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,  
Ainsi qu'à la simple nature  
Tu dois de charmer tous les yeux.  
Bien qu'en des mains comme les tiennes  
Le sceptre passe sans procès,  
De nous il faut que tu le tiennes,  
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,  
Mets à profit ces vérités.  
Lise, deviens bonne princesse,  
Et respecte nos libertés.

Des roses que l'amour moissonne  
Ceins ton front tout brillant d'attraits,  
Et garde longtemps ta couronne,  
Pour le bonheur de tes sujets.

---

## L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

CENT-JOURS, MAI 1845.

*AIR : Nom d'un chien, j' veul être épicurien.*

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie  
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous  
Sens sus d'ssous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,  
S'en réjouirait;  
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :  
Viv' nos amis,  
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces;  
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens  
Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes  
F'saient hausser d' prix  
Tout's les filles d' Paris!

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.

A qui voudra voir son atlesse  
Je donne mon habit de cour.

---

## PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 4845.

AIR : *Ce jour-là, sous son ombrage.*

Ma mie, ô vous que j'adore,  
Mais qui vous plaignez toujours  
Que mon pays ait encore  
Trop de part à mes amours!  
Si la politique ennuie,  
Même en frondant les abus,  
Rassurez-vous, ma mie ;  
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,  
Donnant prise à mes rivaux,  
Des arts, enfants de la gloire,  
Je racontais les travaux.  
A notre France agrandie  
Ils prodiguaient leurs tributs.  
Rassurez-vous, ma mie ;  
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,  
Après d'amoureux combats,

J'osais vous parler bataille  
Et chanter nos fiers soldats.  
Par eux la terre asservie  
Voyait tous ses rois vaincus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,  
J'invoquais la liberté ;  
Du nom de Rome et d'Athènes,  
J'effrayais votre gaité.  
Quoiqu'au fond je me défie  
De nos modernes Titus,  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,  
Et dont le monde est jaloux,  
Était la seule rivale  
Qui fût à craindre pour vous.  
Mais, las! j'ai pour ma patrie  
Fait trop de vœux superflus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;  
Faisons-nous d'obscurs loisirs.  
Sans plus songer à la gloire,  
Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie  
Les Français sont abattus.  
Rassurez-vous, ma mie;  
Je n'en parlerai plus.

---

## MARGOT.

AIR : *Car c'est une bouteille.*

Chantons Margot, nos amours,  
Margot leste et bien tournée,  
Que l'on peut baiser toujours,  
Qui toujours est chiffonnée.  
Quoi! l'embrasser? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Moquons-nous de ce Blaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;  
C'est un cœur de tourterelle.  
Si le matin elle rit,  
Le soir elle vous querelle.  
Quoi! se fâcher? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Voilà comme on l'apaise :  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

---

## MA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

J'ai pris goût à la république  
Depuis que j'ai vu tant de rois.  
Je m'en fais une et je m'applique  
A lui donner de bonnes lois.  
On n'y commerce que pour boire,  
On n'y juge qu'avec gaité;  
Ma table est tout son territoire;  
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :  
Le sénat s'assemble aujourd'hui.  
D'abord, par un arrêt sévère,  
A jamais proscrivons l'ennui.  
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être  
Inconnu dans notre cité.  
Chez nous l'ennui ne pourra naître :  
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,  
La joie ici défend l'abus;  
Point d'entraves à la pensée,  
Par ordonnance de Bacchus.



A son gré que chacun professe  
Le culte de sa déité;  
Qu'on puisse aller même à la messe :  
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :  
Ne parlons point de nos aïeux.  
Point de titre, même au convive  
Qui rit le plus ou boit le mieux.  
Et si quelqu'un, d'humeur traitresse,  
Aspirait à la royauté,  
Plongeons ce César dans l'ivresse,  
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,  
Pour voir son destin affermi.  
Mais ce peuple si pacifique  
Déjà redoute un ennemi :  
C'est Lisette qui nous rappelle  
Sous les lois de la volupté.  
Elle veut régner, elle est belle ;  
C'en est fait de la liberté.

- » Mont-Rouge a miné tout Paris ;  
 » La Sorbonne aussi sort de ses débris.  
 » La jeunesse est dans notre nasse ;  
 » Et les hausse-cols font place aux rabats.  
 » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

- « Mais voudrais-tu t'expliquer ?  
 » — Oui, bateleurs en goguettes,  
 » Je vous ai vus fabriquer  
 » Vos quatre cents marionnettes.  
 » Quoi ! vous osez tout pervertir,  
 » Corrompre, effrayer, filouter, mentir !  
 » Et dans vos discours à roulettes...  
 » — Paix, dit l'archevêque, ou crains nos prélats.  
 » Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.  
 » — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »
- 

## LA GARDE NATIONALE.

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X.

AIR : *Halte là.*

Pour tout Paris quel outrage !  
 Amis, nous v'là licenciés.  
 Est-ce parc' que not' courage  
 Brilla contre leurs alliés? (*bis.*)

C'est quelqu' noir projet qui perce.  
 Morbleu! pour nous prêter s'cours,  
 Il faut qu' chacun d' nous s'exerce.  
 Du mêm' pied partons toujours.  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale  
 S' composait d'anciens soldats;  
 Des braves d' la gard' royale  
 Aussi faisons-nous grand cas.  
 Sans l' ministère, nul doute  
 Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,  
 Dans not' verre, eux boir' la goutte,  
 Nous, marcher à leur tambour.  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Nos voix ont paru sinistres :  
 D' nouveau pourtant il faudra  
 Crier à bas les ministres,  
 Les jésuit' et cætera.  
 Pour son argent j' crois qu' la foule  
 A bien l' droit d' former un vœu;  
 N'est-c' que quand la maison croule  
 Qu'on permet d' crier au feu?  
     N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Au lieu d' monter à la Chambre,  
 Nous aurions bien dû, je l' sens,

Des injur's de plus d'un membre  
 D'mander raison aux trois cents.  
 La Charte qu'on y tiraille  
 Est leur rempart; mais, au fond,  
 On peut franchir c'te muraille  
 Par les brèches qu'ils y font.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service  
 Sans cartouch' pour se garder;  
 En voir donner à chaqu' Suisse;  
 En arrièr' ça fait r'garder.  
 Qui rétrograde se blouse;  
 Gens d' la cour, sauf vot' respect,  
 Vous risquez quatre-vingt-douze  
 Pour ravoir quatre-vingt-sept.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,  
 Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,  
 Préparons-nous, quoi qu'on fasse,  
 A repousser l'ennemi. (*bis.*)  
 Quand vers un' perte certaine  
 L' navire est conduit foll'ment,  
 En dépit du capitaine  
 Faut sauver le bâtiment.

N' cessons pas,  
 Chers amis, d' marcher au pas.